

## L'enfant du monde et les prophètes

par Claude Roëls

Dans un cours donné dans la khâgne du lycée Condorcet lors du premier trimestre de l'année scolaire 1967-1968, Jean Beaufret rappelait en passant pourquoi Heidegger avait pu voir en Nietzsche « le plus effréné des platonisants » 1. En quel sens ? « Au sens où, ajoutait-il, Marx est le plus effréné des dialecticiens, c'est-à-dire des penseurs de l'histoire comme syllogisme, qui pour Heidegger est au contraire le grand secret, à savoir celui qui ne cesse de défier les prophètes ». Et Beaufret, citant Goethe, puis le paraphrasant, continuait ainsi :

« "Prophete rechts, Prophete links,  
Das Weltkind in der Mitten".

disait épigrammatiquement le jeune Goethe (ayant déjeuné entre Lavater et Basedow). Heidegger pourrait dire :

"Prophete rechts, Prophete links,  
Sein und Zeit in der Mitten."

Entre Marx qui à gauche prophétise le passage du règne de la liberté par le développement des forces productives, et Nietzsche qui à droite prophétise l'avènement d'un monde de la volonté de puissance tel qu'il va tomber dans les mains désemparées des hommes, Heidegger entreprend de méditer sobrement la question de la technique, ce qui ne veut pas dire qu'il soit pour autant un centriste. »

L'humour du pédagogue est ici bien visible. Mais l'humour dit aussi ce qui est plein d'esprit. C'est bien ce que révèle l'usage que fait Beaufret du substantif prophète et du verbe prophétiser. Nul mieux que lui savait que si le mot prophète désigne certes en grec celui qui annonce l'avenir, il désigne aussi, de façon peut-être plus fondamentale, celui qui interprète la parole d'un dieu, ou bien celle d'un devin ou d'un oracle, ou encore simplement la parole de quelqu'un d'autre. Le prophète est ainsi d'abord un herméneute, Et c'est sur le terrain de l'interprétation que poètes et prophètes peuvent être comparés, en particulier quant à leur rapport à la parole et au temps. Afin de bien délimiter le domaine de la comparaison, nous nous proposons d'inscrire celle-ci dans l'horizon même de l'époque que nous vivons, à savoir celui de l'essence ou de l'esprit de la technique.

Avant d'aller plus loin, revenons donc un peu sur les deux vers de Goethe que citait Jean Beaufret. Ils constituent la seconde moitié d'un quatrain que l'on peut lire dans la troisième partie de Poésie et Vérité, (livre XIV). Ils figurent aussi, à la suite du poème qui commence par « Zwischen Lavater und Basedow » (« Entre Lavater et Basedow »), dans les œuvres poétiques. Il n'est pas inutile de rappeler à grands traits les circonstances qui présidèrent à l'écriture de ce poème. Durant l'été de 1774, Goethe fit un voyage le long du Rhin en compagnie du très religieux Lavater, l'homme de la physiognomonie, et de l'auteur du Manuel élémentaire d'éducation, qui fonda à Dessau le « Philantropin », Basedow. Dans le poème précédant le quatrain, on découvre en souriant qu'à la fin du discours enflammé de Lavater sur la « révélation » (Offenbarung) où il est question du « prophète Jean », Goethe déclare qu'il a mangé « un morceau de saumon » ; et, à la fin du discours de Basedow, « dévoré un poulet ». Le mot allemand Weltkind, traduit ici littéralement par l'enfant du monde, possède une signification religieuse : le mondain, qui coexiste avec celle de bon vivant. Dans Le Songe de la nuit de Walpurgis, intermède qui figure dans le premier Faust, on retrouve cet « enfant du monde » (v.4327) qui bien sûr brocarde les dévots. Le ton de Goethe, dans les deux vers qui nous occupent, est très proche de celui d'un de ses poèmes de jeunesse, écrit la même année 1774, connu de Lavater, publié après sa mort, et demeuré à l'état d'esquisse, Le Juif errant. La façon d'écrire, mais aussi la malice et le savoureux bon sens du poète cordonnier Hans Sachs, contemporain de la Réforme, sont dans les deux cas perceptibles. En revanche, lorsque Goethe, toujours dans le livre XIV de Poésie et Vérité, quelques pages plus loin, à la fin, évoque la figure de Mahomet, il use à nouveau du mot « prophète », mais cette fois dans le sens fort et traditionnel, celui qui concerne la prophétie religieuse. D'ailleurs, dans les Notes et dissertation du Divan, dans le passage qui a pour titre Mahomet, Goethe rappelle que ce dernier « est prophète et non poète » avant de rappeler ce qui sépare ici le prophète du poète. « Si maintenant nous cherchons à préciser la différence entre le poète et le prophète, nous dirons que l'un comme l'autre sont saisis et inspirés par un Dieu, mais que le poète gaspille en jouissance le don qui lui a été départi, pour produire la jouissance, obtenir par ses productions la gloire ou tout au moins une vie aisée. Toutes les autres fins, il les néglige, s'efforce d'être varié, de se montrer inépuisable dans ses peintures d'âmes et ses descriptions. Le prophète, au contraire, ne vise qu'un but très

déterminé ; et pour l'atteindre il emploie les moyens les plus simples. Il veut proclamer une doctrine et rassembler pour elle et autour d'elle les peuples comme autour d'un étendard. Pour cela il suffit que le monde croie ; il faut donc qu'il soit et reste monotone, car on ne croit pas à la variété, on la perçoit. »2. Il faudrait pouvoir commenter ce texte presque mot à mot. Mais un tel commentaire nous ferait vite sortir des limites de l'article. Contentons-nous donc de ces deux remarques : Goethe dans le texte allemand dit bel et bien un dieu, ou un Dieu, pour l'écrire comme le traducteur, et non pas Dieu. Ensuite, à la diversité du dire poétique, diversité perçue d'abord par le regard, s'oppose le caractère inévitablement monotone du dire prophétique, lequel concerne exclusivement la foi ou le croire. N'allons pas plus loin et revenons plutôt aux deux vers cités par Beaufret ainsi qu'à ses propos. Nous nous demandons s'il n'est pas possible d'entendre dans le mot Weltkind tel qu'il est ici employé par Goethe, autre chose que de l'ironie et de la malice. Autre chose qui ferait signe vers le poétique et vers le rapport au monde que celui-ci implique.

C'est dans le dialogue qu'il instaure avec le poème de Hölderlin qui a pour titre Souvenir, que Heidegger aborde avec vigueur la comparaison entre poète et prophète. Écoutons-le nous parler des poètes : « Leur parole est celle de la prédiction au sens rigoureux de prophète. Les poètes, quand ils sont dans leur être, sont prophétiques. Mais ce ne sont pas des " prophètes " au sens judéo-chrétien de ce mot. Les " prophètes " de ces religions ne s'en tiennent pas à cette unique prédiction de la parole primordiale du Sacré. Ils annoncent aussitôt le dieu sur lequel on comptera ensuite comme sur la sûre garantie du salut dans la béatitude supra-terrestre. Qu'on ne défigure pas la poésie de Hölderlin avec le " religieux " de la " religion " qui demeure l'affaire de la façon romaine d'interpréter les rapports entre les hommes et les dieux. Qu'on n'accable pas cet univers poétique en faisant du poète un " voyant " au sens de devin. Le Sacré qui est dit dans la prédiction poétique ne fait qu'ouvrir le temps d'une apparition des dieux et qu'indiquer la région où se situe la demeure sur cette terre de l'homme requis par le destin de l'histoire. L'être de ce poète ne doit pas être pensé par référence à ces " prophètes " mais bien plutôt le caractère " prophétique " de cette poésie doit-il être compris à partir de l'être de la prédication poétique. »3 Nul ne cite gratuitement tel ou tel auteur. Toutefois, là encore, ce serait faire preuve d'inconséquence que de vouloir résumer ce que dit Heidegger à défaut de pouvoir discuter sérieusement ce passage. Prenons le parti, en relation directe avec la comparaison poésie-prophétie, d'essayer de faire apparaître certains points implicites qui nous permettraient d'avancer. Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler qu'en Grèce, du moins à partir des Olympiens, les poètes sont les « serviteurs » ou les « prophètes » des Muses. Ils sont en ce sens davantage, comme le souligna Walter Friedrich Otto, les écoutants que les voyants. Les Muses, filles de Zeus et de Mnémosyne, les déesses du dire vrai, annoncent la présence du divin. Jean Beaufret était émerveillé par cette remarque à la fois forte et simple de W.F. Otto selon laquelle, pour les Grecs, le divin n'est pas « annoncé par des prophètes et des confesseurs, mais par des poètes et des artistes. »4 Reste que Heidegger, dans le texte cité, parle de Hölderlin et que celui-ci, dans ses poèmes, ses essais, ses lettres, nous donne à méditer ce qui sépare la poésie grecque de la poésie moderne. C'est de cette dernière dont nous allons dire un mot en suivant René Char. Auparavant, encore un bref rappel : ce qui est traduit dans le texte de Heidegger par le terme de sacré, c'est das Heilige, c'est-à-dire le centre du Geviert, de l'uniquadrité du ciel et de la terre, de l'homme comme mortel et du dieu. Pour qui sait lire, ceci revient à dire que « plus sacré encore que tout Dieu est dès lors le monde, que la Bible au contraire réduisait à une créature divine. »5 Avant de voir en quel sens du mot monde le poète est par excellence l'enfant du monde, il convient de discerner quelques traits caractéristiques de la figure du prophète.

« La notion même de prophétie suppose une très spéciale relation au temps, une brisure de l'inéluctable succession temporelle, une irruption dans la vie quotidienne des points de tangence du temps et d'un au-delà du temps, une lecture des faits événementiels sous une lumière qui les transcende. »6 C'est par ces mots que Louis Gardet ouvrait une brève et éclairante étude sur « Le prophète et le temps ». Il distinguait la prophétie judéo-chrétienne (tout en faisant bien la distinction entre le judaïsme post-biblique et le christianisme) de la prophétie propre à l'Islam. Dans un cas comme dans l'autre, il y aurait une suspension ou plus exactement comme un arrêt du temps. Toutefois, dans le judéo-christianisme, « le prophète stoppe le temps en vue d'un futur déjà présent et à venir », tandis que dans l'Islam, « le prophète stoppe le temps par un retour immobile sur l'Instant primordial (...) »7. On sait que Muhammad (Mahomet) est du même coup le « porteur de bonne nouvelle » (bashîr), celui qui avertit (nazîr), le prophète (nabî) et le messenger ou l'envoyé (rasûl). Souvenons-nous aussi que dans la sourate 21 du Coran, intitulée Les Prophètes, Muhammad est péjorativement considéré par les Mekkois incrédules comme un poète : « Mais ils dirent : " Voilà plutôt un amas de rêves ! Ou bien Il l'a inventé. Ou, c'est plutôt un poète " » (21, 5). Cette tentative de

disqualification de la parole du prophète qui consiste à l'assimiler à celle du poète est une pratique qui se trouve déjà dans le judaïsme et qui est relatée avec force dans le Nouveau Testament. Une telle manière de voir reprendra de sa vigueur native avec Luther, ou, plus tard, toujours en climat luthérien, avec Hamann. Dans un texte de jeunesse cité par Henry Corbin<sup>8</sup>, Hamann écrit : « Qui ne croit pas Moïse et les Prophètes ne sera donc jamais qu'un poète, quoi qu'il en pense et malgré qu'il en ait, et c'est ce qu'ont été Buffon en son histoire de la Création et Montesquieu en son histoire de l'Empire romain. » Goethe, lecteur attentif de Buffon qu'il découvrait en français dans le texte, appréciait également les écrits de Hamann. Il ne faut pas voir là un quelconque éclectisme, mais bien plutôt le sens d'une approche poétique et des chose et des êtres.

« Quelle tête porte donc notre époque, qu'il n'y ait plus de mot suffisamment persuasif pour traduire le sourire de l'accueil ? »<sup>9</sup>. Ainsi parle le poète. Notre époque est celle de l'essence de la technique, autrement dit celle du Gestell (l'arrondissement). Elle correspond à « la métaphysique poussée jusqu'à son terme »<sup>10</sup>. Le Gestell est semblable à une tête de Janus. D'un côté, le visage fermé de la volonté de volonté, celui de l'affairement qui est aussi le temps du désœuvrement, et de l'autre, le visage ouvert à l'Ereignis qu'en quelque sorte il préfigure. « Voyons-nous l'éclair de l'être dans l'essence de la technique ? L'éclair, qui vient d'où règne la paix et comme étant la paix elle-même ? »<sup>11</sup>. Du noétique, passons au poétique, mais sans quitter l'éclair. « L'éclair trace le présent »<sup>12</sup>. Ce qui dans l'éclair du présent vient se dire est présence rassemblée ou si l'on veut symbole. Le dire poétique à l'œuvre chez René Char nous restitue dans la plénitude de leur présence demeurée jusqu'alors informulée la moindre des choses de cette terre. C'est l'éclair qui régit les êtres poétiques. « Nous sommes ingouvernables. Le seul maître qui nous soit propice, c'est l'Eclair, qui tantôt nous illumine et tantôt nous pourfend »<sup>13</sup>. La vitalité du poète « n'est pas une vitalité de l'au-delà, mais un point actuel de présences transcendantes et d'orages pèlerins »<sup>14</sup>. Ce point actuel de présences dont parle le poète a pour autre nom le seuil. Si le dire prophétique est à la fois dans le temps et hors du temps, le dire poétique, loin de s'éteindre dans l'éternité, donne au cœur du présent.

Au cœur de ce présent se tient l'enfant du monde. Et l'homme est invité à jouer le jeu du monde. « Le jeu du monde, ouverture première et secrète, espace-temps de toutes les métamorphoses, constitue le centre du questionnement plein de sérénité et d'inquiétude. »<sup>15</sup> Au milieu des contrastes, c'est l'harmonie qui règne. On pourrait aussi bien dire qu'il s'agit du temps. Mais laissons pour conclure la parole à Héraclite traduit par Jean Beaufret : « Le Temps est un enfant qui joue, il joue à déplacer les pièces de son jeu : ô royaume dont le prince est un enfant ».

## Claude Roëls

### Notes

- 1 / Heidegger, « La doctrine de Platon sur la vérité », traduit par André Préau, Questions II, Paris, Gallimard, 1968, p. 148, traduction modifiée.
- 2 / Goethe, Divan occidental-oriental, traduction de Henri Lichtenberger, Paris, Aubier, éditions Montaigne, 1940, pp.339-340.
- 3 / Heidegger, Approche de Hölderlin, Souvenir, traduit par Jean Launay, Paris Gallimard, 1962, pp.145-146.
- 4 / W.F.Otto, Die Gestalt und das Sein (La figure et l'être), Düsseldorf-Köln, Eugen Diederichs Verlag, 1955, p.127, traduction de la phrase par Jean Beaufret, Dialogue avec Heidegger, tome 4, Paris, Les éditions de Minuit, 1985, p.36..
- 5 / Jean Beaufret, Dialogue avec Heidegger, 4, p. 48.
- 6 / Louis Gardet, « Le prophète et le temps », Le temps et les philosophies, Paris, Payot/Unesco, 1978, p.193.
- 7 / Idem, ibid., p.199.
- 8 / Henry Corbin, Hamann, philosophe du luthéranisme, Paris, L'île verte /Berg International, 1985, p.78.
- 9 / René Char, Arrière-Histoire du poème pulvérisé, Paris, Jean Hugues, 1972, p.29.
- 10 / Heidegger, Essais et Conférences, traduction A.Préau modifiée, Paris, Gallimard, 1966, p.115.
- 11 / Heidegger, Questions IV, Le Tournant, traduction de Jean Lauxerois et Claude Roëls, Paris, Gallimard, 1976, p155
- 12 / René Char, Œuvres complètes ,introduction de Jean Roudaut, Paris, Gallimard, Pléiade, 1995, p.482.

- 13 / Idem, *ibid.*, p.381.
- 14 / Idem, *ibid.*, p.164.
- 15 / Kostas Axelos, *Ce questionnement*, Paris, Les éditions de Minuit, 2001, p. 12.